

***Allahou Akbar!***

**André Paccard, *Le Maroc et l'artisanat traditionnel islamique dans l'architecture*, Annecy, Editions Atelier 74, 1981.**

Marie José Thériault

Volume 25, Number 4 (148), August 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30522ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

José Thériault, M. (1983). *Allahou Akbar!* / André Paccard, *Le Maroc et l'artisanat traditionnel islamique dans l'architecture*, Annecy, Editions Atelier 74, 1981. *Liberté*, 25(4), 113–118.

MARIE JOSÉ THÉRIAULT

## ALLAHOU AKBAR!

André Paccard, *Le Maroc et l'artisanat traditionnel islamique dans l'architecture*, Annecy, Editions Atelier 74, 1981.

Il faut «faire du beau et mépriser l'utile.» C'est Maghraoui Mohammed ben Abdelkrim qui parle. Il est *maallem*: l'homme qui sait. Il sait que le Beau est louange, invocation de Dieu. Il sait que l'art est sacré.

Il sait, et d'autres avant lui ont su, et d'autres sauront qui viendront après. Le *maallem* Abdelkrim ne sait pas seulement ce que reconnaît et croit tout bon musulman, que l'art atteste la permanence et l'unicité de Dieu. Il sait aussi les secrets de cet art, il les garde jalousement et ne les transmet qu'à son apprenti, le *mataallem*: celui qui apprend. Le *mataallem* est souvent le fils, le neveu, le jeune frère. Tradition. Le *mataallem* regarde, observe et retient, pendant des années s'il le faut. Puis il se voit confier de petites tâches. Mais il ne deviendra lui-même *maallem* qu'à la mort du Maître. La patience aussi est art.

Supposons un chantier. Supposons qu'à la tête de ce chantier il y ait le *maallem* Bachir Belkhalfi. Il dit: «Je veux qu'à ma mort l'on vienne prier sur ma tombe et rappeler la mémoire d'un maçon marocain qui a construit de belles choses et qui n'a pas laissé d'ennemis, un bon musulman en somme.» Mais maçon? L'homme est humble. Il emploie lui-même

près de cinq mille maallems dans toutes les branches, et des apprentis, et des artisans. Donc, il y a le maallem Bachir Belkhalfi. Avec lui, d'autres Maîtres, pour les différentes techniques: zellige (mosaïque de carreaux de terre cuite émaillée); gebs (plâtre ciselé); mouqarnas (voûtes à stalactites); Mqechchar (zellige excisé); zouaq (peinture décorative sur bois, avec motifs); moucharabiehs (pièces tournées, grillages en bois travaillé); dinanderie (cuivre et bronze); calligraphie; moulage du métal; ciselure... toute une hiérarchie de maallems, d'aides-maallems, d'apprentis, d'artisans, dont les tâches sont réparties avec rigueur. En guise d'exemple, laissons parler le maallem Houcine Lamane (travaux sur gebs et marbre): «D'abord le *tgharbil*: passer le plâtre au tamis (*ghourbal*). Cette opération *tgharbil* s'effectue loin de l'échafaudage. Ensuite, le plâtre débarrassé de ses impuretés est pétri dans l'eau: c'est la *ājinā*. C'est donc le '*ajjan* qui passe le plâtre pétri au *terrah*, celui qui est appelé à le poser à même le mur. Cette opération est moins simple qu'on ne le croit, car le *maallem terrāh* doit veiller à ne jamais laisser passer les grumeaux. Le plâtre une fois étalé sur le mur ou sur toute autre partie à sculpter, arrive le *ghābbar* avec ses poncifs et sa «gousse» de poudre de couleur. Le *ghābbar* ne dessine pas les motifs. Il les a reçus sur papier et ne fait que calquer le dessin sur le plâtre.» (C'est le maallem qui exécute les tracés régulateurs et qui transfère le dessin sur le papier calque.) «C'est à partir de ce moment qu'intervient le *naqqāch* ou sculpteur qui réalisera l'œuvre, mais pas complètement, car c'est le *khallāç* ou finisseur qui apporte les retouches définitives. Celui-ci manie des outils très fins pour donner à l'œuvre toute la délicatesse qu'elle mérite.» Résultat: les panneaux de gebs de la mosquée Moulay Yazid à Marrakech; ceux de la médersa Bou 'Inaniya à Fès; les niches du Palais royal de Meknès; les chapiteaux de la mosquée du mausolée Mohammed V, à Rabat, et combien d'autres remarquables morceaux de bravoure, de sagesse, de

précision, de perfection géométrique, d'harmonie, de délicatesse et d'élégance. Et de foi, aussi. En Dieu, en l'art, en l'homme. Ecoutez ce qu'ils disent, ces maallems, chacun à leur tour :

«Je ferme les yeux et je vois mon motif futur, et après, je m'y applique longtemps, *car une œuvre est avant tout sueur.*» (Maallem Barrahal)

«Mon souhait artistique: dessiner la fleur inconnue, la fleur qui viendrait de l'avenir.» (Maallem Houcine Lamane)

«Chaque enfant qui accompagne son père (sur le chantier) reçoit le même salaire que celui-ci. Il est bien évident que ce salaire est démesuré pour un enfant! Mais mon but est de faire comprendre ainsi au jeune les qualités de son père; les avantages que la maîtrise de ce métier pourrait lui procurer.» (Maallem Bachir Belkhalfi)

«Jadis les maallems étaient particulièrement considérés et avaient la faveur des grands. Ils ne payaient pas d'impôts, par exemple, car, estimait-on à l'époque, l'artiste a besoin de la suppression totale des problèmes matériels.» (Maallem ben Thami) (Tiens, tiens... les résultats prouvent que ce n'était pas là une mauvaise idée... Il n'y a que nos gouvernements actuels pour croire que l'inspiration et la maîtrise naissent des crampes d'estomac. Evidemment, en ces temps bénis, n'étaient artistes que ceux qui *l'étaient* vraiment...)

«Heureusement que seul le talent départage et que l'expérience est la somme des erreurs des maallems... L'avenir? Le nom grandit quand l'homme disparaît. Viendra un jour où, en examinant nos œuvres, on comprendra que chaque signe est une image, une étoile filante, un bouquet de fleurs, une fable qui conte une fable. L'abstraction est ici un mot qui perd son sens. Mon métier, le zellige, est une fête continuée.» (Maallem Moulay Hafid)

Et, pour le plaisir du travail bien fait, voici un petit adage des zelliges: «Si on n'emploie pas assez d'huile et de sciure, le maallem doit rester sans

honoraires.» (Allez dire ça aux syndicats...)

Donc, un chantier. Sur ce chantier, maallems compris, il peut y avoir jusqu'à trois mille artisans. Le travail se fait lentement, dans le recueillement et parfois en musique. Patience, concentration et thé à la menthe sont de rigueur. Un jeune garçon, un enfant, est employé pour préparer le thé et le servir à longueur de journée. Un transistor est parfois suspendu à un ciseau fiché dans le plâtre. Mais c'est le plus souvent l'outil de travail qui sert d'instrument de musique: les blocs lourds des dameurs de dess, le marteau des zelligeurs, le ciseau du sculpteur de gebs. Ils règlent le rythme du travail et appellent le chant. Chaque groupe d'artisans a ses chants propres. «Que ce soit le chant du ciseleur de gebs, celui du tailleur de pierre ou celui du zelligeur, ce chant donne également naissance à de véritables joutes oratoires mettant à l'épreuve les facultés d'improvisation de l'artisan, tout en encourageant un travail de groupe.» Un art en suscite un autre.

Nostalgie. Il en fut ainsi ailleurs aussi, avant. Chez nous, même. Les chasseurs de baleines hissaient les voiles au rythme de leurs chants. Quelques chansons subsistent à Terre-Neuve. Mais combien?

Je parle, croirez-vous, du Maroc d'antan, quand l'art islamique était à son apogée. Je parle, croirez-vous, des siècles glorieux de l'abstraction dans le décor, amorcés avec les Abbassides. Je parle, croirez-vous, d'un temps révolu. Mais non. Je parle en réalité du Maroc du XX<sup>e</sup> siècle, du Maroc de Sa Majesté Hassan II qui a eu la finesse, l'intelligence et l'amour qu'il fallait pour empêcher le Maroc de sombrer dans l'uniformisation dégradante de la civilisation industrielle. Il a ravivé le savoir architectural et décoratif du Maroc, ouvert des chantiers, sauvé de la décrépitude des monuments et des édifices historiques, gardé de l'oubli des milliers d'artisans qui songeaient à se recycler pour survivre, conduit les maallems à n'être pas les derniers survivants de leur race, les derniers représentants de leur art, et à former des successeurs.

Il a exporté l'art marocain en exportant ses maallems en Mauritanie, en Côte d'Ivoire et ailleurs, il a encouragé l'expression culturelle traditionnelle, qu'il s'agisse d'architecture, d'arts décoratifs, de musique, de danse, sans pour cela porter atteinte à la création artistique contemporaine. Il me vient tout à coup que le Maroc doit être un pays heureux. En effet, on ne parle pas beaucoup dans les journaux de soulèvements, de conflits politiques graves, de révolutions, de guerres saintes ou de pouvoir — ce qui revient au même —, d'exécutions, d'assassinats... Pas pour le moment, du moins. Il y aurait donc un pays islamique serein? Occupe ton peuple à quelque chose de valable et de beau, tu lui rendras sa fierté et tu lui donneras la paix. Tous ces artisans auraient pu être au chômage, après tout, alors qu'il y en a deux millions qui travaillent... On les voit, sur des photos extraordinaires, concentrés, appliqués, sérieux ou souriants, visiblement amoureux de la pierre, du geb, de la terre, du bois qu'ils façonnent, et dans lesquels ils retrouvent une raison d'être et un orgueil atavique pleinement justifié. Ils ne travaillent pas en esclaves. Ils sont rémunérés, souvent grassement, pour leur talent et leur habileté. Ils sont respectés. Du plus petit faiseur de thé au plus grand maître d'œuvre. De nombreux Marocains appellent Hassan II *Al Bani*, c'est-à-dire le Bâtitteur. «Que Dieu prête longue vie à Sa Majesté, dit le maalle Hadj Driss el Mellouki. Il a sauvé le métier. Il saura défendre le bon travail et empêchera la forfaiture.» Qui peut en dire autant? Nous avons, je crois, des leçons à tirer de tout cela.

Oui, mais, direz-vous... le livre? Le livre, c'est le *Paccard*, qui a presque perdu son titre pour n'être plus désigné que par le nom de son auteur. André Paccard, décorateur, consacre depuis 1970 la presque-totalité de ses activités au Maroc. Il a travaillé à la restauration et à la construction de nombreux monuments, palais et mosquées. Il a travaillé de près avec les maallems et gagné leur confiance; il a découvert,

grâce à eux, les secrets d'un art traditionnel ancestral. Il a réuni quantité de documents inédits jusqu'à ce jour, pénétré avec les objectifs des photographes et la permission du Roi dans les palais jusque-là fermés aux indiscrets. Il a ainsi pu transmettre «le témoignage des plus respectables Maîtres de la tradition et des techniques, les maallems.» Plus qu'un simple ouvrage d'architecture, plus qu'un beau livre, le Paccard est donc avant tout *le Livre des maallems*, sans lesquels il n'aurait pu ni être écrit ni être offert au public.

Et qui se le procure? Les fanas, comme moi, de l'Islam. Les architectes qui n'ont pas d'œillères. Les artistes qui veulent en savoir plus. Les curieux qui veulent encore apprendre quelque chose. Les historiens de l'art qui veulent bien reconnaître un autre art que l'art occidental. Les orientalistes. Les, les, les...

Et où? Par courtage, hélas! Pas en librairie. Surveillez les annonces: il sera disponible sous peu au Québec.

Le titre? Ah, oui, le titre: *le Maroc et l'artisanat traditionnel islamique dans l'architecture*, par André Paccard, Annecy, Editions Atelier 74, 1981. Deux tomes de 520 et 586 pages, en quadrichromie, reliure caisse, format 24,5 x 31 cm. Le prix? Selon le cours du FF, entre 200 \$ et 300 \$ pour les deux volumes. Trois éditions existent à ce jour, en arabe, en français, en anglais. Une somme. Une Bible. Un Coran. Un ouvrage indispensable et somptueux pour tous ceux qui ne voient pas dans les folies ratées de Taillibert la quintessence des rêves d'architectes. Le désir de glorifier Dieu aurait-il produit de plus grandes œuvres que la cupidité? Rhabillons-nous. Allahou akbar! En effet...